

N° 3 - 9 NOVEMBRE 1928

CINÉMONDE



Tantôt gamin espiègle, jeune fille ingénue ou féministe qui ne se soucie pas de porter la culotte, telle nous apparaît Madge Bellamy, reine de beauté des studios d'Hollywood.

PHOTO AUTREY



CINÉMONDE
PARAIT LE
VENDREDI

Directeurs :

GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE
Actualités

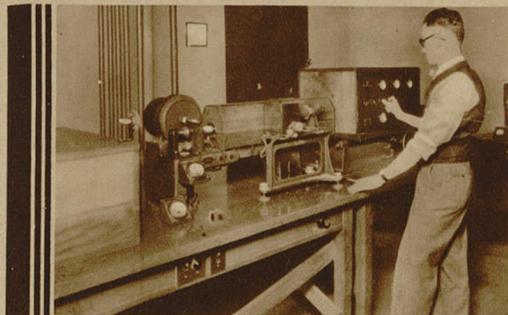


PHOTO WIDE WORLD

Les images cinématographiques transmises par téléphone ! Quatre mètres de film représentant Vilma Banky — souriant et parlant avec un visible mouvement de lèvres — ont été transmis de Chicago à New-York par le procédé téléphotographique. La voix, dans le film sonore, peut également être portée à distance.



J. de Baroncelli a enfin trouvé l'héroïne de son film "La Femme et le Pantin". Ce sera la jolie Couchita de Monténégro.

Voici un metteur en scène de très bonne famille : le propre fils de feu lord Asquith.

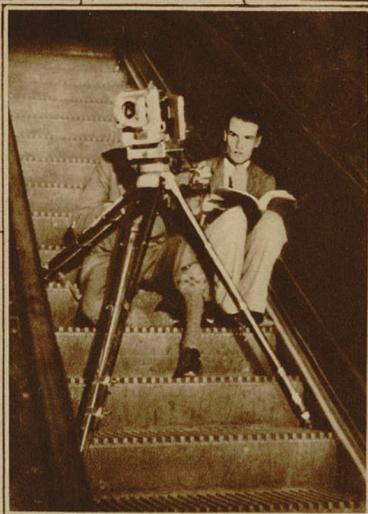


PHOTO WIDE WORLD

En haut, M. Eisenstein, le metteur en scène du film "Dotemkine", part pour Hollywood où il va diriger une production des United Artists.

PHOTO WIDE WORLD

A droite, Anita Loos a connu un succès retentissant avec son roman "Les hommes préfèrent les blondes". Paramount vient d'adapter ce roman et Evelyn Brent Taylor en sera la blonde et charmante vedette.



Mary Pickford
chez elle à Pickfair

Savez-vous quel est le coin de Paris dont je me souviens le mieux ? nous dit-elle un jour. Ce n'est ni la rue de la Paix, bien que j'y achète toutes mes robes, ni Montmartre. Ce sont les Halles. Mais oui, car j'ai eu, il y a quelques années, une amusante aventure. Nous visitâmes Paris en touristes, Doug et moi. Un de nos amis eut un soir l'idée de nous emmener aux Halles. Nous le suivîmes. Une fois arrivés là-bas, nous eûmes fort à faire pour ne pas être écrasés. Ces braves gens nous ayant reconnus voulurent s'approcher de nous et nous toucher. Nous aurions été étouffés si nous ne nous étions pas réfugiés dans une pièce grillagée dans laquelle étaient accrochés des quartiers de boucherie. Mais malgré cela nous dûmes signer des autographes que nos admirateurs trop pressants réclamaient à travers les barreaux. Que voulez-vous, ils étaient peut-être turbulents, mais si sympathiques.

Mary Pickford adore jouer ces rôles de petites filles, dans lesquels elle excelle d'ailleurs. Deux ou trois fois dans sa carrière, elle voulut changer et interpréter des rôles plus en rapport avec son âge, mais elle dut reconnaître que ces derniers furent moins appréciés du public.

D'ailleurs, son rôle préféré est celui qu'elle tourna, il y a déjà plusieurs années, dans *Le Roman de Mary*. La raison de cette préférence est bien simple : elle interprétait le personnage d'une petite fille misérable. Mary Pickford a toujours eu en horreur les rôles où elle était vêtue de riches atours et un faible pour les "chiffons" au sens péjoratif du mot. Elle a pour les humbles une grande affection ; aussi ne nous étonnons pas si parmi ses créations elle préfère celle d'une petite fille en guenilles.

Lorsqu'elle a tourné un film, Mary Pickford aime avoir l'opinion du public et le montre à son personnel domestique dont elle sollicite les critiques.

— Je veux, dit-elle, d'abord avoir l'avis de ceux qui n'ont aucune compétence.

Combien Mary Pickford gagne par film ? Il est difficile de pouvoir l'évaluer. De même que Douglas, la charmante artiste est intéressée à chacun de ses films qui rapportent des sommes fantastiques.

Une nouvelle d'Hollywood nous apprend que le représentant du fisc de Californie réclama à Mary Pickford et à Douglas Fairbanks un arriéré se montant à 25 millions de francs. On peut ainsi se faire une idée de la fortune de Mary qui, d'ailleurs, est la troisième femme la plus riche du monde, puisque Douglas vient aussitôt après Rockefeller et Vanderbilt.

Mais que nous importe que Mary Pickford soit riche ou pauvre. Elle est pour nous la "bien-aimée du monde" et cela nous suffit.

GERMAIN FONTENELLE.

C'est une délicieuse histoire que celle de la petite Gladys Smith que tout le monde entier connaît, admire et applaudit sous le nom de Mary Pickford. Sa vie est un film merveilleux dont les images se succèdent toutes plus belles les unes que les autres et dans un rythme de quiétude et de douceur.

Il y a plus de trente ans, une pauvre femme restée veuve courait les cachets pour faire vivre ses trois enfants : Gladys, Lottie et Jack. Mrs Smith jouait également de petits rôles au Stock Théâtre de Toronto. La vie n'était pas toujours gaie pour les trois enfants, jusqu'au jour où arriva un événement imprévu. La maman assista, un après-midi, à la répétition d'une fantaisie musicale, *Le Bébé de Booth*, quand le directeur réclama un enfant pour jouer un rôle de bébé. La petite Gladys, qui avait alors cinq ans, déclara gravement : "Je serai le bébé". Elle le fut et sans doute se tira-t-elle admirablement de cet emploi puisque pendant une année on lui confia des rôles d'enfant. Celle qui plus tard devait devenir Mary Pickford "la bien-aimée du monde" fit ainsi ses débuts dans la carrière artistique. Quelques années plus tard, Wark Griffith, ce grand dénicheur d'étoiles, l'ayant rencontrée, lui proposa de faire du cinéma. Ayant accepté, Mary Pickford tourna sa première "moire" aux appointements de cent dollars par semaine. Ce film avait pour titre *Le Luthier de Crémone*. Après une courte rentrée au théâtre, elle fut engagée par Paramount et gagna mille dollars par semaine qui ne tardèrent pas à devenir dix et vingt mille dollars. Chacun de ses films fut un triomphe. Qui ne se souvient pas du *Petit Démon*, *A chacun sa vie*, *Pollyanna*, *Papa longues jambes*, *Le Petit Lord Fauntleroy*, *Tess au pays des haïnes*, *Rosita*, *Les Moineaux*, *La Petite Vendéuse*.

Mariée en première nocce à Owen Moore, autre vedette de l'écran, Mary Pickford est aujourd'hui l'heureuse femme de cet heureux mari, Douglas Fairbanks.

Mary Pickford est une nature généreuse et saine qui croit à la vertu du travail et à la beauté de la vie. Qui croirait que cette petite espiègle est, à la ville, une grande mélancolique. En effet, son plus grand plaisir est d'inviter quelques amis à son bungalow de Pickfair et de parler de l'au-delà. Mary Pickford est une adepte de la Christian Science et se plaît à converser de longues heures sur ce sujet avec son grand ami Charlie Chaplin.

Mary Pickford reçoit chaque jour un courrier considérable. Elle a trois jeunes filles, une Française, une Allemande et une Américaine, qui dépouillent quotidiennement 2.000 lettres qu'apportent chaque matin les facteurs. Demandes de photographie pour la plupart, demandes en mariage pour quelques-unes et beaucoup envoyées par des jeunes gens qui, désirant faire du cinéma, demandent à Mary Pickford de les faire parvenir à Hollywood et de les présenter aux metteurs en scène. Et Mary Pickford ne manque pas de répondre à chacun par ces sages conseils :

- 1° Ne débute pas dans la carrière sans avoir au moins de quoi vivre pendant une année ;
- 2° N'adopte pas le cinéma sans avoir une autre corde à ton arc où tu puisses te réfugier en cas d'insuccès ;
- 3° Tâches, si cela est possible, avant de débiter au cinéma, d'acquérir une bonne expérience de la scène ;
- 4° Lorsque tu te présentes, apporte beaucoup de photographies, tu auras ainsi plus de chances d'être engagé ;
- 5° Que ta garde-robe soit variée et bien fournie ;
- 6° Il serait fatal pour toi de considérer le cinéma comme un amusement. L'art cinématographique est difficile ; pour y réussir, il faut être sincère et ambitieux ;
- 7° Comme dans les autres professions, n'oublie pas que celui qui met le plus d'intelligence dans son travail a le plus de chance de réussir.





PHOTO APERTS

Le Cinéma chanson de gestes...

mouvements, comme au théâtre; car les expressions sont au jeu de l'artiste de cinéma ce que sont les intonations aux chanteurs, aux acteurs. Savoir écouter, ce qui est une grande qualité au théâtre, en est une plus grande encore sur l'écran; car, celui qui écoute doit finir de faire comprendre celui qui parle.

Et les gestes ont une énorme importance.

De dos même, il faut pouvoir exprimer ses sentiments, et un simple haussement d'épaule sera aussi significatif à l'écran qu'un "mot" bien dit à la scène.

Je me suis donc dégagée de tout ce que je sais du théâtre, lorsque j'ai interprété, dans le Napoléon d'Abel Gance, La Marseillaise, qui fut inspirée de l'œuvre de Rude. J'aimais cette évocation, toute d'en-

JE me rappelle la première fois que j'ai tourné, dans Le Lys de la Vie, le film dont la Reine de Roumanie avait écrit le scénario.

C'était dans le Midi, où la pauvre Loïe Fuller avait emmené son École de Danse, qui devait figurer. Je les accompagnais, mais simplement en touriste.

Elles figuraient bien, ces petites, mais ne pouvaient jouer un rôle. Un jour, il fallut absolument quelqu'un pour tourner une vieille pêcheuse qui dit à une jeune fille de ne pas laisser échapper le bonheur, et lui raconte sa propre histoire, un beau sujet pour une chanson bretonne. On devait la voir jeune, sur le bord d'une falaise, regardant disparaître à l'horizon le bateau qui emportait son amoureux pour ne le lui rendre jamais. Loïe Fuller me demanda de tourner ce bout de film. Je l'ai fait.

Et je suis restée longtemps sans retourner au studio. Les propositions ne manquaient pas, mais l'objectif me fait un peu peur. Je ne sais pas pourquoi; mais interpréter un film est tellement différent de chanter une chanson, de jouer une pièce. Il ne faut plus, au cinéma, composer un personnage, il faut "entrer dans sa peau", et surtout, ne pas penser que l'on joue.

Ici, comme dans la chanson, ce sont les silences de gestes où l'on doit chercher tout son effet. Je crois qu'il faut garder longtemps ses expressions, et ne pas les laisser passer en éclair sur le visage ou dans les

Damia chante : Les Deux Ménétriers.
PHOTO STUDIO LORELLE



...par Damia



Après Maurice Chevalier, qui nous a fait part de ses projets, et Mistinguett, qui nous a conté ses souvenirs, M^{lle} Maryse Damia, la célèbre chanteuse réaliste qui a été appelée à tourner deux films et qui est sollicitée en ce moment pour en tourner d'autres, souligne, ici, le rapport de la chanson et du cinéma.



Damia dans Le Lys de la Vie, film de la Reine Marie de Roumanie, mis en scène par la Loïe Fuller.

thousiasme et de folie guerrière. En surimpression, La Marseillaise apparaissait soufflant l'héroïsme, dans la grande salle du Couvent des Jacobins, sur le peuple auquel Danton apprenait la martiale chanson.

Et lorsque je vis cette scène sur l'écran, je fus émue comme si je ne l'avais pas connue.

Détail : je jouais, dans la même scène, un rôle de femme du peuple,

sorte de Mme Sans-Gêne, une simple figuration. Et, dans la surimpression, je traversais, en Marseillaise, mon propre corps. Le cinéma ! Mais il donne des résultats que n'atteindra jamais l'occultisme !

Bientôt, sans doute, je tournerai. Et je serai heureuse de me donner un peu à cet art, où, plus encore que dans un autre, la personnalité est tout.

Mais je n'abandonnerai pas pour lui la chanson, car la chanson est pour moi la vie; le Cinéma je l'aime et la chanson je l'adore. Le Cinéma ne me donne pas, il faut l'avouer, toutes les satisfactions que prodigue l'art du music-hall.

Quand j'entre en scène, dans l'obscurité rayée par les cônes lumineux des projecteurs, j'éproue une impression de confiance qui fait toujours disparaître le tract qui m'entretient derrière le portant. Je ne vois pas le public, je n'ose pas le regarder, mais je le sens là, je sais que je l'empoigne, il vibre avec moi. Au studio, je suis devant une froide mécanique et quelque effort qu'on fasse pour créer l'ambiance, la mystérieuse communication entre le public et l'artiste, qui permet les grands cris, les gestes vrais, n'est plus là pour les inspirer.

Il faut se suggérer le public, inventer ses réactions et trouver en soi à la fois les ressources de son enthousiasme et les avertissements de sa critique.

Damia

Damia en Marseillaise dans Napoléon, d'Abel Gance.
PHOTO LIPUZZI



On verra cette semaine

L'ÉTUDIANT DE PRAGUE

Réalisation d'Henrik Galeen
Interprétation de "Werner Krauss", Elizza la Porta,
Agnès Esterhazy et Conrad Veidt.

Il a fallu attendre deux années avant de voir cet incontestable chef-d'œuvre, témoignage du génie romantique allemand que le plus moderne des arts, le Cinéma, restitue avec la plus douce, la plus noble, la plus puissante des réalisations. Toute l'inquiétude d'Hoffmann revit dans ce conte et cependant on décèle dans le scénario des influences venues d'Edgar Poë (William Wilson). L'horreur et la beauté y voisinent.

Depuis les premières images montrant les combats d'étudiants rapières en mains, la chasse furieuse menée par le diable, jusqu'à la scène de dédoublement... depuis les multiples apparitions du "double" jusqu'à la déchéance du riche Baldwin et à la tragédie finale, cette poursuite de l'homme par son reflet, qui restera comme un des plus beaux morceaux cinématographiques, Henrik Galeen a conduit magistralement son film qui a du souffle, de la puissance, et souvent une grâce poétique. Et les éclairages, les décors, le montage sont toute perfection.

Conrad Veidt, étrange, au visage ravagé, à la silhouette de bête de race, a joué avec une intelligence et une force contenues qui sont du grand art. Werner Krauss dans ses deux scènes a su donner un Diable bon enfant, rusé et forcément patelin. Mmes Esterhazy et Elizza la Porta furent, l'une, aristocratique et belle, l'autre, charmante et sensible. ●●●●●



Esther Raiston fait, dans *Le Double Visage*, une très intéressante et très personnelle création.



Charles Vanel, *Le Passager*, pratique la délicate opération qui va sauver le jeune enfant. Michèle Verly, la mère, attend avec anxiété.

à Paris

L'INSURGÉ

avec Fred Thomson.

C'est le cavalier-comédien Fred Thomson qui est Jess James habillé d'un romantique et charmant costume. Amour et guerre se mêlent dans *L'Insurgé* et l'on ne sait ce que l'on doit goûter le plus : des paysages qui semblent peints tant ils sont beaux, du mouvement qui règne dans toute la bande, ou de cet interprète, statue humaine, qui, lorsqu'elle bouge, a des gestes harmonieux d'athlète... ●●●●●

LE PASSAGER

Mise en scène de J. de Baroncelli
Interprétation de Michèle Verly, Redelsperger
Jean Mercanton et Charles Vanel.

Tiré d'une nouvelle de Frédéric Boutet, *Le Passager* est une œuvre douce et sensible, que le maître imagier Jacques de Baroncelli a signée. Un mince et intelligent scénario permet de resserrer l'action et d'éviter les longueurs.

M. de Baroncelli nous a donné de bien belles images maritimes : un Noël en pleine mer, avec un chœur de marins nostalgiques évoquant par leurs chants bretons les clochers de leurs villages lointains... une tempête... Et l'intrigue campe de bien sympathiques caractères, un passager mystérieux, assassin traqué mais que le destin força à tuer, jeune mère dont le passager soupçonné sauve l'enfant, quoique cela le dénonce, capitaine bourru et brave homme qui ne livrera pas le généreux passager...

La fin du *Passager* est un peu conventionnelle et hors de la vie, parce qu'illogiquement heureuse.

Il y a, naturellement, des vues magnifiques sur Marseille, sur les vagues, le ciel, qui forment un décor émouvant.

Et Charles Vanel dans le rôle dramatique du passager, Michèle Verly touchante jeune mère sont des interprètes intelligents.

Le petit Mercanton apporte la note fraîche dans ce drame nuancé. Redelsperger est convenable. ●●●●●



L'Insurgé est, on peut en juger, un film fertile en incidents dramatiques et le mouvement ne manque pas !

NOS ARTISTES

chez elles

En prenant le thé avec Marie Glory

S'il me fallait, en une phrase, définir Mademoiselle Marie Glory, je dirais simplement que la jeune étoile de L'Argent est une grande et jolie jeune fille, pleine de vie et d'éclat. Et je ne me tromperais pas ; écoutez-la plutôt :

— J'aime Paris, au printemps, mais je préfère la campagne. Ah ! vivre toujours au soleil, sans maquillage, ne plus étouffer, respirer !



— Mais vous seriez loin du Cinéma ?
— Je ne pourrais pas rester trop longtemps éloignée des studios, car j'aime mon métier. Je n'ai nulle envie de faire du théâtre, la danse m'aurait tentée, mais le Cinéma, ah ! le Cinéma !

— Marcel L'Herbier, votre talentueux metteur en scène, doit apprécier votre enthousiasme ?

— A vrai dire, comme il me connaît bien, il se méfie un peu de ma... paresse et m'empêche, lorsque je ne tourne pas, de prendre de mauvaises habitudes.

— Avez-vous de joyeux souvenirs ?

— Je suis trop jeune.

— Nous voici à côté de la question ! La partie pittoresque de votre métier vous amuse-t-elle ?

— Enormément, car ce que j'aime, dans la vie, c'est l'imprévu. Partir quand on devrait rester, faire son sac de voyage en deux heures, ne pas faire de projets à longue échéance !

Assise dans un grand fauteuil, enveloppée dans une fourrure douce, une tasse de thé dans la main droite, une cigarette dans la main gauche, Marie Glory me semblerait faire du paradoxe, si ses grands yeux bruns ne restaient pas ce qu'elle exprime.

— Que pensez-vous des vedettes américaines ?

— Certaines d'entre elles me plaisent énormément. Mais il y a, à Hollywood, une autre conception du Cinéma, et peu d'étoiles françaises ont réussi là-bas.

— Vous allez vous reposer longtemps, après L'Argent ?

— Non, pour ne pas perdre l'habitude de me lever de bonne heure. Je vais tourner sous peu, avec Nalpas...

— Dans ?

— Monte-Cristo. Je suis heureuse comme tout de tourner en costume, ça me changera.

Et Marie Glory, amoureuse du soleil et de la vie, sourit à son étoile.

Trois minutes chez Jeanne Helbling

Un taxi conduit par un chauffeur, qui connaît sans doute mieux Saint-Petersbourg que Paris, m'a promené inutilement pendant vingt minutes... " tout là-haut, là-haut sur la Butte ". La pro-



menade aurait été agréable, si je n'avais pas été pressée. Mon chauffeur daigne enfin me déposer devant un grand immeuble neuf dont le rez-de-chaussée est habité par la délicieuse Jeanne Helbling.

Il est clair, ce rez-de-chaussée, mais il est encore illuminé par les cheveux blonds, la grâce légère et le beau sourire de Jeanne Helbling. Des meubles modernes aux lignes pures, des tableaux, des gravures, de la féminité partout, mais aussi de la force, de la sérénité. Sur un guéridon traîne le dernier Giraudoux.

— J'aime mon métier, m'assure Mademoiselle Helbling. Je ne lui reprocherai que son instabilité et ses caprices. Un travail fou, puis six mois de paresse ou d'ennui. J'ai horreur de ne rien faire !

— Qu'est-ce qui vous amuse, en dehors du cinéma ?

— La vie.

Et comme je m'étonne de cette réponse, digne d'un philosophe, Mlle Helbling insiste :

— Ne croyez-vous pas que la vie soit intéressante ? Elle me passionne !

— Que pensez-vous des vedettes américaines ?

— Elles sont jolies, sportives, beaucoup ont du talent, je leur reprocherai, peut-être, de s'être trop spécialisées, d'avoir adopté un genre à leurs débuts et de ne plus l'avoir quitté ; mais elles sont si nombreuses que cela s'explique.

Je dois rattraper le temps perdu par la faute de mon taxi, mais je regrette terriblement de quitter si vite Jeanne Helbling, aussi jolie, aussi douce, aussi intelligente à la ville qu'à l'écran.

RAYMONDE LATOUR.

AU PAYS DU FILM

Dans les studios de Hollywood fêtes et bombances ne sont pas perpétuelles... Où l'on voit que le Cinéma exige beaucoup de travail.

QUELLES belles légendes autour de la vie des artistes de Cinéma, quelle existence merveilleuse que la leur ! On peut deviner facilement ce que, dans l'imagination du public, représente la journée d'un Charlie Chaplin ou d'un Douglas Fairbanks. Il y a bien, évidemment, le travail au studio, mais il va sans dire que ce travail-là est une sorte de parti de plaisir, fait comme en se jouant et qui constitue bien moins une fatigue qu'une véritable distraction. En ce qui concerne les grandes vedettes féminines, c'est bien autre chose encore. La jolie artiste arrive à son travail vers les dix heures du matin, après s'être livrée à ses sports favoris, elle est accueillie par un metteur en scène toujours souriant et galant qui court au-devant de ses



Charlie Chaplin apprécie la beauté de Thelma Todd, qui a un rôle important dans *Ritzzy Rosie*. A droite, le metteur en scène Mervyn Le Roy

Douglas Fairbanks - D'Artagnan et notre compatriote Léon Bary-Athos sont de vieux amis dans la vie et dans *Le Masque de Fer* que "Dony" réalise actuellement.



moindres désirs et ne la sollicite de prendre place devant l'appareil de prises de vues que lorsqu'elle y est véritablement disposée... Si la jolie dame se montre fatiguée, on lui accorde immédiatement un long repos et une foule d'admirateurs zélés s'empresse auprès d'elle pour lui apporter un cordial, voire même un lunch réconfortant...

Eh bien ! dussions-nous anéantir ce joli conte de fée, ce n'est pas du tout comme cela que les choses se passent. Les grandes vedettes de l'écran fournissent toutes un travail considérable et on doit être persuadé que ce n'est qu'en échange de beaucoup de labeur que les grandes firmes américaines distribuent leurs dollars. Les artistes arrivent au studio dès potron-minet, se maquillent en hâte et se placent immédiatement sous les ordres du metteur en scène, l'heure du déjeuner n'est généralement qu'une très brève interruption et, lorsque le soir arrive, il y a gros à parier que les artistes fatigués n'ont qu'une ambition : rentrer chez eux pour se reposer.

Evidemment, il y a des exceptions à la règle et, de temps à autre, de petites fêtes sont organisées dont les échos nous parviennent... Ils suffisent à nous prouver qu'on ne s'embête pas toujours à Hollywood ! On ne peut en tenir rigueur aux artisans du film qui ont bien, comme tous les humains, le droit de s'accorder, de temps à autre, un peu de bon temps.

Le cinéma est un paradis accessible, certes, mais, comme pour tous les paradis, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Il faut, pour le gagner, du temps, des efforts et... de la chance !

P. DE PIERRE.

Klein-Rogge

L'AS DES ACTEURS ALLEMANDS
DANS L'ART DU MAQUILLAGE

Les maîtres du théâtre, les acteurs de grande classe, dont notre Mounet-Sully est le glorieux exemple, surent pousser très loin l'art difficile du maquillage, revêtir exactement l'aspect physique des personnages qu'ils interprétaient. Mais, jusqu'à ce jour, le cinéma, semblant préférer tout ce qui est mouvement, avait quelque peu négligé l'art immobile du grime.

Les temps ont changé, déjà l'Amérique a exalté avec fierté le talent d'un Lon Chaney, apte à se transformer, à revêtir les personnalités les plus diverses, réussissant à induire en erreur l'objectif lui-même, dont l'œil pourtant est singulièrement plus difficile à tromper que le nôtre.

En Allemagne, l'excellent artiste Klein-Rogge s'est fait, lui aussi, une spécialité de ses étourdissantes transformations dans lesquelles il se manifeste, tour à tour, sous les traits d'un corsaire du XVII^e siècle, d'un personnage mystérieux semblant échappé d'un roman de Balzac, d'un matelot goguenard... et qui réussit toujours à nous surprendre, à nous tromper sur sa véritable personnalité, qu'il soit le vieux savant hallucinant de *Métropolis* ou l'élégant gentleman dans toute la force de l'âge qu'il est réellement dans la vie.



Regardez bien ces trois personnages, comparez-les ensuite avec le portrait de ce jeune premier et avouez franchement que vous n'auriez jamais pensé que ce fût le même homme.



Klein-Rogge à la ville.



LES GRANDES MANŒUVRES...

DEPUIS ce que nous savons des civilisations humaines, bien souvent les armées humaines se sont modifiées dans leurs formes : Egyptiens au torse nu, Assyriens cruels; Hébreux précédés de l'Arche Sainte; Perses innombrables; Grecs discorant poétiquement avant de s'ouvrir un rouge chemin... et les amazones mystérieuses et Dionysos, le thyrses au poing s'en allant dans une folle bacchante à la conquête d'une Inde hypothétique... et, plus près de nous, plus réelles, enregistrées pour une histoire voisine de la nôtre, les légions romaines courant d'un vol d'aigles tout ce qu'on connaissait alors de la terre habitée...

Et les barbares, fondant, avec leurs chariots, leurs femmes, leurs trésors sur le monde occidental... et les guerriers de la Croisade, ceux de la guerre de Cent ans, murés l'on eut dit en leurs armures; les mousquetaires empanachés, les beaux soldats en dentelles de la bataille de Fontenoy et la meute de tous poils et de tous bonnets des armées impériales, courant l'Europe, tandis que dans les prunelles surimpressionnées de leur Chef, passait un rêve, pareil à celui qui habitait César.

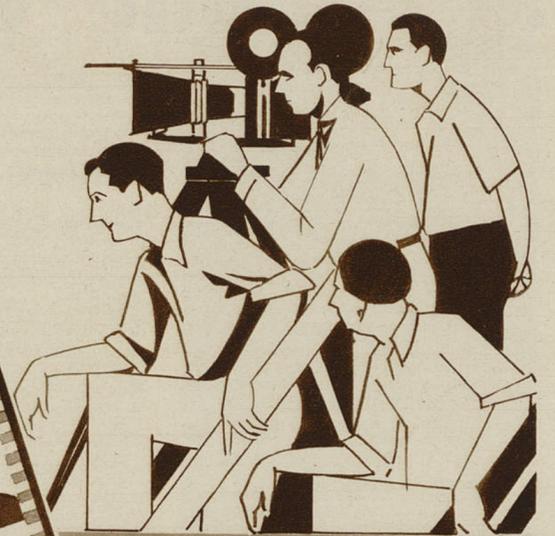
Armées mercenaires, armées nationales, avec leurs armes différentes, leurs coutumes opposées et se rejoignant seulement dans un même idéal de conquête et de domination. Que reste-t-il de ces marches triomphales, de ces danses sacrées de l'Épée, de ces chocs, de ces duels gigantesques, de ces paraboles de flèches, de ces charges de cavalerie-machines, depuis celle du siège de Syracuse, jusqu'aux modernes 490. Indifférent, le temps a coulé dans sa carapace d'hommes toutes ces myriades humaines. Mais voici qu'au moment où s'ébauche la Société des Nations, qui a l'ambition d'unir les peuples entre eux comme en une table de communion, festin sans limites, mains jointes, esprits pareillement fraternels et apaisés

voici que des quatre points cardinaux une armée imprévue a surgi. Vêtus d'un imperméable de caoutchouc qui témoigne qu'ils sont toujours prêts à partir, voltigeurs de l'infini, ils se sont arrêtés et, dressant un trépid sur lequel la sibylle antique n'eût pas dédaigné de rendre ses prophéties, inspectant le ciel comme jadis les Augures romains, ils ont mis en place leurs appareils. Comme s'il résidait un charme en ces derniers, à peine un coup de sifflet a-t-il retenti que la troupe immense des figurants s'est rangée en ordre devant l'orbite de la "camera", cyclope fantastique.

Des figurants de tous les temps, tels qu'ils chantent dans nos souvenirs... Tous les peuples, toutes les armées, toutes les civilisations, y compris celle dont nous sommes si fiers et qui est la nôtre, nous ont été rendus... Attitudes de menace, de défi, marée montante, gestes de supplications et de prières... Nos idées elles-mêmes ont déserté nos cerveaux pour

Quelle impressionnante mobilisation de mitrailleuses braquées sur le décor.

Une pause avant la reprise de l'action.



Et si d'aventure, une de ces ombres, dormant dans le passé innombrable, soldat obscur des antiques épopées revenant parmi nous, prenant peur devant tous ces appareils au port d'arme, croyait qu'à nouveau il allait être passé au fil d'une épée mystérieuse, ne serait-il pas tout à coup rassuré en apprenant qu'au sein de la "camera" se trouve la lumière captée, la toute-puissante image, féconde, productrice de vie, germe de soleil, reflet d'astres ?...

Un correspondant de guerre de l'armée du cinéma...
P. C. C. : PIERRE HEUZÉ.

(Au-dessous.) L'armée pacifique des mitrailleuses d'images.

être absorbées dans cet objectif que manœuvre un homme qui tourne méthodiquement, pareil à ceux qui, il n'y a guère encore, dans la tranchée, faisaient se dérouler le film sanglant d'une bande de mitrailleuse. Et de cela, braqué sur le monde entier, un peu plus de fraternité, de compréhension; un peu plus d'humaine bonne volonté sont nées dans ce sillage de lumière. Lumière, tel est le nom symbolique de ce Prométhée moderne, qui créa en un acte de demi-dieu, le cinéma. Cinéma, trait d'union lumineux...

On pourrait se croire aux courses un jour de Grand Prix! Mais ces postes d'observation surveillent et enregistrent le mouvement des troupes... de figurants.

Dans Le Capitaine Fracasse, l'objectif va à l'assaut des murs derrière les acteurs



DU CINÉMA

ARRANGEMENT DE A. BRUNYER I

Je t'aime en Anglais...

ROMAN INÉDIT DE YVES DARTOIS

Une fraîche et délicate aventure d'amour dans le monde des étudiants.

CLAUDE ROMANE se retourna quelques secondes vers les lumières de la porte d'Orléans, déjà lointaines, et, appuyé contre la porte du boulevard Jourdan, se prit à rêver.

Une fois encore, il relut une coupure de journal, simple écho de vingt lignes : « Succédant en cela à quelques départements, le département de la Somme vient à son tour d'acheter une chambre à la Cité Universitaire pour un étudiant peu fortuné. Il pourra ainsi faire ses études en toute tranquillité. Le premier bachelier choisi serait un jeune homme d'Abbeville, M. Claude Romane. On ne peut qu'encourager, une fois de plus, ces initiatives, qui rendront à notre Quartier Latin son prestige médiéval. »

Claude ne manquait pas d'esprit. Ces dernières lignes, quoique inspirées du meilleur sentiment, le firent sourire par leur forme prudhommesque.

Au pied de la grille, la valise carrée brillait au soleil.

— C'est très gentil ici, murmura-t-il.

C'était en effet plus que gentil. Les différents pavillons de la Cité, nets et gracieux, se dressaient parmi les pelouses. Coin très précieux d'Oxford ou de Cambridge.

Les vitraux, les bancs de bois blanc aidaient encore à cette impression. Claude crut entendre une rumeur, venant du pavillon central, dont le clocher carré donne l'heure à tout ce monde estudiantin. Les ombrages du Parc Montsouris apportaient une vague parfum d'herbe mouillée et de lilas.

Gauchement, il traversa les pelouses, se croyant revenu en quelque songe romantique de sa jeunesse : des jeunes filles vêtues de blanc marchaient, discutant nonchalamment avec des athlètes au regard clair d'Anglo-Saxon, ou des latins bruns et nerveux. L'image du journal, évoquant une Université médiévale, ne lui parut plus si bête.

Tout de même, tant de monde à la Cité, qu'on lui avait assuré être le refuge des esprits rêveurs...

Le directeur l'éclaircit dès les premiers mots :

— Vous tombez en plein Congrès International des Étudiants, qui tient ses assises ici pendant un mois. Mais ne vous en occupez nullement. Je vais vous indiquer votre chambre dans le pavillon français. A propos, nous disons ? Claude Romane, 20 ans, étudiant en... ? Lettres, série histoire, natif de la Somme. C'est parfait. Je pense, jeune homme, que vous vous plairez à la Cité.

« Malheureusement, je suis seul : tout le monde est occupé par ce Congrès. Saurez-vous retrouver votre chambre, dont voici la clef et le numéro ? »

Amusé, fatigué, souriant, Claude acceptait tout ce que l'on voulait. Il se fit expliquer longuement le chemin du pavillon français, qui se trouvait à dix mètres, et s'en fut aussitôt, n'ayant rien écouté, vers le pavillon canadien. Cette petite erreur devait l'entraîner beaucoup plus loin qu'il ne l'aurait crû en quittant Abbeville.

— C'est vraiment gentil ici, répéta-t-il pour la seconde fois, en considérant le luxe et les boiseries du pavillon canadien.

Et, pour mieux admirer, il posa sa lourde valise à terre et s'avança jusqu'au seuil du fumoir. Triste idée. Le soir tombait et l'ombre s'épaississait en certains coins.

Alors une flèche, un ouragan, ouvrit la porte en un éclair, se précipita vers l'escalier, buta, comme il était fatal, dans la valise abandonnée, et vint, tête baissée, faire choir Claude dans la muraille.

Se débarrassant comme il put d'un fouillis de laines et de voiles blancs, il s'aperçut alors que la flèche était une jeune fille.

Et jolie... Mais furieuse... Sans connaître l'anglais autrement que par ce qu'il avait appris au lycée, comme tout le monde, Claude comprit qu'on ne le félicitait pas d'avoir abandonné sa valise.

— Excusez-moi, mademoiselle... Miss... dit-il, ense suçant l'ongle qu'il s'était retourné contre le mur, mais je ne comprends pas l'anglais. Peut-être si vous vouliez parler lentement et dire des phrases que je comprendre comme... le jardin de ma sœur est plus grand que le chapeau de ma tante ; son livre est plus grand que mon crayon, etc... toutes choses que j'ai apprises en différentes méthodes reliées, je pourrais alors répondre.

Une flamme de colère passa dans les yeux gris de la jeune fille, preuve qu'elle entendait parfaitement l'ironie française. Les cheveux, de cette couleur indécise qui tient du roux, du brun, de la châtaigne dorée et que les Anglais nomment *auburn*, s'agitèrent en un défi.

— Vous trouvez intelligent, répondit-elle en un français assez pur, quoique hésitant, de laisser trainer des valises ?

— Mon Dieu, mademoiselle, le fait n'est pas défendable en soi, mais pouvais-je me douter qu'une étudiante surgirait aussi vite ? Je m'excuse d'ailleurs, et vais chercher ma chambre.

— Votre chambre ? Et vous ne savez pas l'anglais. Seriez-vous Canadien français ? Venez-vous pour le Congrès ?

— Moi ? Pas du tout. J'arrive de la Somme, et pour deux ans.

— Alors monsieur, dit-elle en éclatant de rire ; que faites-vous dans le pavillon canadien, vous et votre valise ?

Claude regardait autour de lui, ahuri.

— Je vous demande pardon, articula-t-il enfin. J'aurais dû m'en douter. C'est tellement chic... Je m'en vais. Mais où donc ? Je vais maintenant renverser une étudiante brésilienne, puis tchécoslovaque, que sais-je encore...

— Mais non, mais non. D'abord vos pavillons sont très bien aussi. Ensuite je vais vous conduire. Mais qu'avez-vous donc à sucer votre pouce tout le temps ? On dirait du sang. Faites voir votre main. Oh, mon Dieu ! Je ne puis tout de même vous faire monter dans ma chambre, mais je puis mettre un chiffon...

— Non, non, cria presque Claude, surpris et charmé en son ridicule même. D'ailleurs, vous ne me connaissez pas.

— Tiens au fait, c'est vrai. Je ne puis tout de même pas soigner quelqu'un sans le connaître. Mais attendez donc.

Elle appela, se penchant légèrement sur l'escalier. Sa voix monta entre les parois de stuclisses, fraîche :

— Charlie ! Charlie ! Une porte se ferma et

Charlie, grand garçon frais et rose, voire ingénu sous son vêtement de golf, apparut.

— Charlie, présentez-moi monsieur.

— Mais...

— Arrangez-vous, nous ne pouvons nous présenter nous-mêmes.

D'assez mauvaise grâce, Charlie demanda son nom à Claude, amusé.

— Monsieur Claude Romane, Université.

Sur cette formule très anglaise, il s'en allait. Claude le retint par le bras.

— Est-ce là tout ?

Rougissant, Charlie comprit et présenta alors.

— Miss Janet Charteris, Université.

— Et Irlandaise, acheva Janet. Mais vous savez, mes amis français m'appellent Josette. Lorsque vous serez de mes amis, ne l'oubliez pas. Maintenant, serrez-moi la main et regagnez votre pavillon, car le soir tombe.

Et, désignant une mince goutte de sang qui tachait sa main, Janet ajouta :

— Une amitié scellée dans le sang, c'est grave. Un occultiste aurait vu là un envoiement. Heureusement que nous sommes plus simples que cela.

II

Non, elle n'était pas dans la salle. Son plateau dans la main, Claude suivait la foule qui le menait vers l'immense table de cuisine. Depuis trois jours qu'il vivait à la Cité, il commençait à en prendre les habitudes.



Copyright, by Yves Dartois. 1928

On connaît les repas de la Cité Universitaire, système analogue à celui des Universités anglo-saxonnes.

Vous prenez un grand plateau rond, à l'entrée, et vous faites sagement la queue. Arrivé devant les tables des cuisines, brillantes et nettes, vous faites votre choix, c'est-à-dire que vous vous faites servir de ceci, de cela...

Les assiettes, contenant hors-d'œuvre, viande, dessert ou légumes, encomrent peu à peu votre plateau. On y joint deux morceaux de pain, un couvert, un verre, un carafon de vin et on va s'asseoir sur un coin quelconque des immenses tables.

Et le hasard vous donne comme compagnon un Japonais, un Sud-Américain, un Anglais, voire un Hindou. Si la fantaisie vous prenait de changer de place, vous pourriez faire un véritable voyage sentimental autour de la salle, par les rêveries encloses dans les yeux des convives.

Claude avait déjà pris les habitudes de la maison : coupant les files avec autorité, pestant contre les membres du Congrès qui encombraient le restaurant, il s'assit derrière un pilier, posant son plateau avec précaution.

La vie était douce. Par la porte ouverte, on apercevait les pergolas fleuries de la Cité,



les pelouses foulées, les voûtes gothiques des pavillons. Les vitraux des fenêtres laissaient filtrer dans le restaurant, haut en boiseries, une lumière violette.

— Zut ! dit Claude à mi-voix, j'ai oublié du pain. Il oubliait toujours quelque chose. Et, avec ennui, il songeait à se lever à nouveau, lorsqu'une main fine et brune lui plaça sous les yeux deux morceaux de pain.

Les yeux de Claude remontèrent de cette main à l'épaule qu'on devinait ronde et ferme, puis au visage intelligent. Josette Charteris éclata de rire.

— A quoi rêvez-vous ? Cela fait deux minutes que nous sommes là. Et reconnaissez Charlie !

Charlie sogna. Claude prêta d'ailleurs à peine attention à ce garçon qui avait empilé des quantités incroyables de roasbeef qu'il mangeait arrosé de mauvaise bière. Cet "intellectuel", pensa Claude aurait dû être étudiant aux Croisades. Mais Josette !

Josette Charteris bavardait en ce restaurant d'étudiants comme elle eût fait dans un thé de Dublin. Elle se sentait d'ailleurs chez elle, parmi ces boiseries anglo-normandes, ces voûtes faussement gothiques, tous les recoins exquis de cette cité, qui porte, ainsi que Claude l'avait remarqué, le premier jour, la griffe d'Oxford.

Ravi, Claude écoutait, faisant des grâces, admirant d'ailleurs l'esprit à la fois primesautier et net de cette petite fille.

Pour mieux écouter, il s'était accoudé sur la table, grignotant un morceau de pain, et, machinalement, recula son plateau.

— Danni'd, lui fut-il hurlé en plein visage. Vous ne pourriez pas faire attention avec votre plateau ?

Comme il était fatal, son plateau rond avait repoussé le plateau de Charlie, et les tranches saignantes de roasbeef voisinaient avec l'ale mousseux, sur le kniker de cheviotte.

— Comment, vous n'aviez pas fini, murmura Claude un peu déconfit ?

— Non, Monsieur, je n'avais pas fini. Et cependant je mange sans flirter, moi.

Sur cette flèche du Parthe, Charlie s'en fut, digne, peut-être se changer, peut-être prendre l'air, peut-être acheter son repas dans un endroit plus paisible.

— Laissez-le donc s'en aller, dit Josette, en posant sa main fine sur le bras du Français ; il y a dix ans que je le connais. Sa famille possède une propriété voisine de la nôtre... C'est un bon garçon mais il n'a jamais été plus insupportable que depuis trois jours.

— Voulez-vous venir jusqu'au parc ? Portons nos plateaux et allons-nous en.



Conrad Veidt dans *L'Étudiant de Prague* (Prad. Sokal) qui remporte un vif succès au Vieux Colombier.

— Allons, dit l'autre plein de rondeur, ça va ? Qu'est-ce que tu fais ici ? Comme moi, délégué au Congrès ? Non, tant pis. Je vois avec plaisir que tu collabores aux bonnes relations franco-irlandaises, ô cachotier ! Je lui ai parlé l'autre jour. C'est une des plus charmantes filles de l'État libre. Mais, tu sais, il n'y a rien à faire.

Malgré son intelligence, souple et fine, Claude avait encore une certaine timidité d'esprit devant la liberté des propos d'étudiants et la naïve crudité des expressions. Il resta donc un peu choqué, mais sourit cependant, par pudeur.

— D'ailleurs, ajouta l'autre philosophiquement, elle s'en va à la fin du Congrès. Alors...

— Sortons d'ici si nous pouvons. Il y fait une chaleur...

Dans la salle du Congrès, les étudiants faisaient, en effet, un bruit infernal, livrés qu'ils étaient à une discussion informelle. Les représentants de la péninsule mingrétienne parlaient de se retirer. Les Anglo-Saxons à lunettes d'écaillés, les Suédois enfantins, les bouillants Espagnols parlaient dans la fumée.

Le président du Comité, Gaston Antébi, vint leur offrir des places pour le soir même, les théâtres parisiens ayant mis plusieurs rangs de fauteuils à la disposition des étudiants.

— Et c'est très bien, crut devoir leur assurer en anglais un congressiste britannique : je suis allé hier entendre du Musset. Je n'ai rien compris. Mais tout le monde applaudissait.

Sans répondre à ces effusions, Claude et Josette gagnèrent le hall frais, puis le parc.

YVES DARTOIS.

(A suivre.)

Lequel préférez-vous, Mesdames...?



A gauche,
Jacques
Catelain.



Neil
Hamilton.



Au-dessus :
Richard Dix

A gauche :
Ernest
Van Duren.



Ci-dessous :
Ernest Van Duren
de Vienne.

Nous savons déjà, d'après le roman célèbre, que « les hommes préfèrent les blondes »... mais, au fond, ce n'est pas toujours vrai.
Nous demandons aujourd'hui à nos charmantes lectrices de nous dire en toute sincérité quel type d'homme elles préfèrent.
Est-ce le jeune homme de Montmartre, beau garçon que les scrupules ne gênent pas trop ?
Ou le sportif plein de vigueur, aux yeux brillants de santé ?
L'homme d'affaires déjà rassi, qui connaît la vie et les femmes ?
Le jeune premier à la beauté romantique ?
Ou bien le mondain au visage un peu inquiétant dont il est bien difficile de deviner les sentiments sincères ?

Lequel préférez-vous ?

BAVARDAGES

AUTOUR DE L'ART MUET

CONFESSION DE VEDETTE

Jenny Jugo n'aime pas sauter !



Mariette Milner, vedette du
Voyage autour du Monde.

Si j'entends dire : « X... était puissant, il est tombé » — « Z... a fait sauter la banque ! » ... je frémis ! Je ne peux pas entendre parler de chute depuis celle que je fis à l'âge de deux ans !

Et dans « Looping the loop » je devais sauter d'une grande hauteur dans le filet !

Tout s'était fort bien passé jusqu'au moment de cette prise de vue et tout le monde était d'une humeur charmante. Mais en ce moment la moutarde monta au nez du metteur en scène, M. Robison, et je me fâchai aussi.

Mais que faire ? Ce saut me causait une répulsion invincible et on avait eu la gentillesse de me conseiller de fermer les poings, pour éviter des lésions sérieuses... Enfin, je me risquai à ce terrible saut, d'une hauteur de... un mètre ! Longtemps avant de sauter, j'attendis, les poings serrés, et je ne me souvenais plus de ce qui se passa lorsque j'arrivai dans le filet, mes dix doigts étendus et mon pied gauche à travers les mailles !

Et le maillot noir que je portais étant un peu étroit, j'avais une peur terrible qu'il se déchirât...

Enfin, plus à hésiter, il faut sauter. Me voilà sur la plate-forme, au-dessous du plafond, attendant le signal. Je n'avais pas le courage de regarder en bas et je restais là, les yeux fermés. Des minutes... des siècles. Enfin, j'entends la voix de M. Robison : Sautez ! et je sautai... Je n'ai pas la moindre idée de ce qui se passa. Tout ce que je sais, c'est que je n'abordai ni sur les pieds, ni sur les mains. Quand j'ouvris les yeux, j'étais confortablement assise dans le filet. Mais rarement j'ai éprouvé un sentiment de soulagement comparable à celui qui s'empara de moi, quand j'entendis le coup de sifflet annonçant la fin de la prise de vue. Je vais me faire inscrire à l'Armée du Salut ou à quelque autre organisation pour protéger les jeunes filles contre leur chute !...

JENNY
JUGO.

Lucy Doraine, ex-étoile de la UFA, favorite du public européen, qui a été surnommée « la jeune fille aux jambes d'un million de dollars », vient de faire ses débuts en Amérique. Mlle Doraine est une brune d'une grande beauté et d'un talent impeccable. Elle est née à Budapest, et avait fait ses études de pianiste pour la scène. Elle est également une cantatrice consommée, en même temps qu'une merveilleuse danseuse et une athlète émérite.

Dina Gralla, une
charmante ar-
tiste viennoise.



Lorsque dans la course des chars de Ben-Hur on voit passer les chars aux tournants de la piste, on remarque que la poussière qu'ils soulèvent s'abat immédiatement au lieu de rester suspendue dans l'air comme elle devrait le faire normalement. Ce phénomène, qui a de beaucoup facilité les prises de vues, est dû au fait que Fred Niblo, bien que tournant le film en Californie, importa, pour constituer sa piste, plusieurs tonnes de sable provenant de la campagne italienne ; le sable des environs de Rome est légèrement argileux et il en résulte qu'il se coagule beaucoup plus facilement et retombe sur le sol comme de la vapeur condensée.

La « Métropole » d'Edwin Mayer est la première société qui ait importé en Californie de la terre italienne !...

Les studios de la « First National » sont en train de réaliser un programme de construction d'un demi-million de dollars, pour l'installation, aux studios de Burbank, de scènes destinées à la prise de films parlants ; la première de ces scènes est déjà en voie d'installation. On estime que les différentes installations pour la synchronisation sonore seront terminées d'ici trois mois.

Chaque installation comporte quatre scènes et un bâtiment pour les disques enregistrés. La première moitié de ces installations devra être complètement terminée avant que l'on commence les autres, de façon à permettre à deux troupes de commencer immédiatement à tourner des films parlants.

A TOVS LES MARTYRS
DE LA PLYS AFFREUSE DES PASSIONS HVMAINES
LA GVERRE



VERDUN VISIONS D'HISTOIRE

Ce beau film de Léon Poirier est donné aux représentations spéciales du Théâtre National de l'Opéra, les 10 et 11 novembre en (Matinées), le 13 (Soirée) et le 18 Novembre (Matinée).



CINÉMONDE
SCÉNARIO

BUSTER KEATON

dans

"CADET D'EAU DOUCE"

Production Joseph S. Schenck

Metteur en scène : Charles F. Reisner

Interprétation :

William Canfield ERNEST TORRENCE.
Son second TOM LEWIS.
J.J. King TOM M. GUIRE.
La fille de King MARION BYRON.
William Canfield fils BUSTER KEATON.



À l'un des confluent du Mississippi, c'est fête ! On inaugure le nouveau steamer "King", qui va faire le service des passagers sur le fleuve. Ce service est déjà assuré par William Canfield, propriétaire du steamer "Stonewal", mais le concurrent est redoutable, car il est à la tête de nombreuses affaires et les capitaux ne lui manquent pas. En outre, le nouveau bateau est muni de tout le confort et éclabousse le "Stonewal" qui, après de longues années de randonnées, est en bien piteux état. William Canfield voue une haine implacable à Mr King, qui, d'ailleurs, la lui rend bien !

Le fils de Canfield, Willie, étudiant à Boston, annonce son arrivée. Le père et le fils ne se sont pas vus depuis la plus tendre enfance de Willie, et le voilà qui atteint sa vingtième année. Pour se faire reconnaître, le jeune homme devait porter un œillet blanc à sa boutonnière. Le père, véritable colosse, s'attend à voir son fils aussi fort que lui, et la déception est grande lorsqu'il se trouve en présence d'un jeune homme timide, à l'air chétif.

Le même jour, la fille de King, Kitty, rentre elle-même à la maison paternelle. Elle vient de terminer ses études à Boston. Chez le coiffeur, Willie et Kitty se retrouvent, étonnés l'un et l'autre de se rencontrer. Kitty, moins timide que le jeune homme, laisse voir qu'il ne lui déplaît pas, mais Mr King s'oppose aux projets de sa fille. Canfield, lui-même, fait la morale à son fils. Les jeunes gens ne faisant pas cas de la volonté de leur père respectif, Willie reçoit son billet de retour pour Boston.

Par mesure de sécurité publique, le vieux bateau "Stonewal" est suspendu de son service jusqu'à décision des experts chargés de vérifier sa solidité. Canfield accuse King, son concurrent, d'être pour quelque chose dans cette mesure énergique. Les deux hommes en viennent aux mains, mais on les sépare et Canfield est emmené au poste. Willie, se rendant tristement à la gare, aperçoit son père entre les mains du shériff. Il décide de rester et de le délivrer. Sous une pluie battante, il se rend à la prison, porter un pain au malheureux qui se morfond dans sa cellule. Profitant d'un moment d'inattention du gardien, il fait comprendre à son père que son colis contient ce qui est nécessaire pour une évasion, mais la malchance ne lui permet pas d'exécuter son plan jusqu'au bout.

Un cyclone se déchaîne sur la ville. Tout s'effondre...

Après des péripéties sans nombre, ayant frôlé la mort de nombreuses fois, Willie, cramponné à un arbre, est jeté dans le fleuve. Il réussit à atteindre le bateau paternel. Il aperçoit, au loin, Kitty qui, sur une épave, s'en va à la dérive. Par une manœuvre habile, il dirige le steamer de ce côté et est assez heureux pour pouvoir la sauver. A peine remis de leurs émotions, ils voient sur le fleuve une maisonnette de bois qui descend le courant; une main, par une fenêtre grillagée, fait des signaux de détresse. C'est la prison, et le malheureux qui se noie n'est autre que William Canfield. Willie, que les événements ont complètement changé, fait preuve d'initiative... se révélant d'un coup expert pour diriger seul un steamer, il fonce sur la maison, et du milieu des débris retire son père. Celui-ci revient de ses préjugés, il serre son Willie contre son cœur et lorsque Kitty s'avance timidement vers lui, il lui sourit. Mr King, cramponné à une épave de son "superbe" steamer, voit la scène... il appelle à l'aide. Willie, oubliant les anciennes hostilités, réussit à le sauver. La paix se signe entre les deux concurrents, Willie et Kitty n'ont plus d'obstacle à leur bonheur... aussi le jeune homme n'hésite-t-il pas une seconde pour se précipiter au secours du pasteur... qui les unira.



UN CONCOURS DE "CINÉMONDE"
 ...
La Vedette égarée

Il court un bruit singulier... Des vedettes de cinéma, des acteurs et actrices connus se sont introduits de force dans des films où aucun rôle ne leur était destiné! Il s'agit de dépister les indésirables et c'est à la perspicacité de nos lecteurs que nous nous adressons pour y parvenir.

**NOUS DEMANDONS
 A NOS LECTEURS
 DE NOUS DIRE :**

1° De quels films sont extraites les scènes que nous représentons ci-contre :

2° Quelles sont les vedettes égarées dans ces scènes ?

3° Parmi les artistes ainsi reconnus, quels sont vos préférés ?

Le classement définitif des artistes, par ordre de préférence, ne devra naturellement être fait qu'après clôture du concours.



**EXEMPLE DE
 RÉPONSE EXACTE
 (PHOTO A)**

1° Cette scène est extraite de "L'Aurore", du metteur en scène Murnau.

2° La vedette égarée dans ce film est André Nox (debout, à droite).

3° André Nox figurera, si le lecteur le juge à propos, dans la liste des artistes "égarés", qu'il classera, en fin de concours, dans l'ordre de ses préférences.



Voir notre
 N° 1 du
 26 octobre
 1928

**a partir d'aujourd'hui à
 PARIS**

2^e ARRONDISSEMENT
 GAUMONT-THÉÂTRE, 7, Bd Poissonnière. L'Irrésistible.

3^e ARRONDISSEMENT
 PALAIS DES FÊTES, 199, rue St-Martin. Rez-de-chaussée : Moulin-Rouge ; 1^{er} étage : Le Passager.

5^e ARRONDISSEMENT
 CINÉ-LATIN, r. Thouin (derrière le Panthéon), Danton 76.00
 A partir du 2 Novembre, le célèbre et regretté artiste français MAX LINDER, dans "LE ROI DU CIRQUE", et EMIL JANNINGS dans "DERNIER DES HOMMES", sa formidable création du film sans sous-titres réalisé par F. W. MURNAU.

CINÉMA St-MARCEL, 67, Bd St-Marcel. La Veine.
 MONGE-PALACE, rue Monge. La Grande Aventurière.

6^e ARRONDISSEMENT
 DANTON-PALACE, Bd St-Germain. La Veine.

8^e ARRONDISSEMENT
 LE COLISÉE, 8, rue du Colisée. Moulin-Rouge.

9^e ARRONDISSEMENT
 CINÉMA PIGALLE, 11, Pl. Pigalle. L'Honnête M. Freddy.
 "LES AGRICULTEURS", 8, rue d'Athènes. Rien que les Heures.
 ROCHECHOUART, 66, r. Rochechouart. Le Passager.
 SÉLECT, 8, Avenue de Clichy. Le Passager.

10^e ARRONDISSEMENT
 LOUXOR-PALACE, 170, Bd Magenta. L'Hommeur commande.
 PALACE ORDENER, 77, rue de la Chapelle. Le Séducteur.

11^e ARRONDISSEMENT
 BELLEVILLE-PALACE, 23, Bd de Belleville. La Veine.
 COCORICO, Bd de Belleville. La Veine.
 FÉRIQUE, 46, rue de Belleville. La Veine.

12^e ARRONDISSEMENT
 DAUMESNIL-PALACE, 216, Av. Daumesnil. L'Inconnu.
 LYON-PALACE, 12, rue de Lyon. Le Passager.

13^e ARRONDISSEMENT
 CINÉMA MODERNE, 190, Av. de Choisy. L'Affranchi.
 ROYAL-CINÉMA, 11, Bd Port-Royal. La Grande Épreuve.
 SAINTE-ANNE, 23, rue Martin-Bernard. L'Aurore.

14^e ARRONDISSEMENT
 EDEN-VINCENNES, rue du Château. Paname.

15^e ARRONDISSEMENT
 Gd CINÉMA LECOURBE, 115, r. Lecourbe. La Veine.
 SPLENDID-CINÉMA, 60, av. de la Motte-Picquet. La Vendeuse des Galeries.

16^e ARRONDISSEMENT
 CINÉMA GRAND ROYAL, 83, av. de la Gde-Armée. L'Honnête M. Freddy.
 CINÉO, 101, Av. Victor-Hugo. Le Cirque.
 MOZART, 49-51, rue d'Auteuil. Le Passager.

17^e ARRONDISSEMENT
 DEMOURS, 7, rue Demours. Le Passager.
 LUTÉZIA, Avenue de Wagram. Hula.
 MÉTROPOLE, 86, av. de St-Ouen. Le Passager.
 ROYAL, 37, Avenue de Wagram. Le Passager.
 VILLIERS-CINÉMA, 21, rue Legendre. Le Double Visage.

18^e ARRONDISSEMENT
 LE CAPITOLE, square de la Chapelle. Le Passager.
 GAUMONT-PALACE, 43, rue Caulaincourt. Ben-Hur.
 MONTCALM-CINÉMA, 134, rue Ordener. Le Voile nuptial.
 ORNANO-CINÉMA-PALACE, Bd Ornano. Le Passager.

19^e ARRONDISSEMENT
 AMÉRIC-CINÉMA, 146, av. Jean-Jaurès. La Valse de l'Adieu.

SEINE

AUBERVILLIERS
 FAMILY-PALACE, Napoléon (3^e époque).
 OLYMPIA, 111, Av. de la République. Paname n'est pas Paris.

BOULOGNE
 OLYMPIA, 131 bis, Av. de la Reine. Paname n'est pas Paris.

CLICHY
 CASINO, 51, Boul. National. Balao.

MALAKOFF
 FAMILY-PALACE, Napoléon (2^e époque).



AUX STUDIOS DES CINÉROMANS A JOINVILLE. — Vous, les jeunes filles qui rêvez de la carrière éblouissante de "Star" : voyez comment la rentrée au studio ressemble à la rentrée dans un banal atelier d'usine.



Une belle attitude de Béatrice Kaye, la jolie étoile de la Métro-Goldwyn.

PHOTO MANASSE

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
 138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
 Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
 R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant : DURET.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE	ETRANGER :	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 19 francs; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
ET COLONIES :	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr., 6 mois, 32 fr., 1 an, 62 fr.	
3 mois	12 fr.	
6 mois	23 fr.	
1 an	45 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis,

LA PUBLICITE EST REÇUE :
 138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
 et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris
 SERVICES ARTISTIQUES DE "CINEMONDE"
 ETUDES PUBLICITAIRES :
 138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)

NÉOGRAVURE-PARIS